RELATION
DE LA RIVIERE
DES AMAZONES
TRADVITE

Par feu Mr de Gomberville de l'Academie Françoiſe.

Sur l'Original Eſpagnol du P. Chriſtophle d'Acuña Jeſuite.

Avec une Diſſertation ſur la Riviere des Amazones pour ſervir de Preface.

TOME III.

BIBLIOTECA REGIA VICTORIO EMANUELE

BIBLIOTECA NAZ. VITTORIO EMANUELE ROMA

A PARIS,
Chez la Veuve LOUIS BILLAINE, au ſecond Pillier de la grand'Sale du Palais, au grand Ceſar.

M. DC. LXXXII.
Avec Privilege du Roy.

LETTRE ESCRITE DE l'Isle de Cayenne au mois de Septembre mil six cens soixante quatorze.

A Cayenne ce 2. Septembre 1674.

MON R. PERE,

La découverte que j'ay faitte avec le Pere François

Bechamel, de plusieurs Nations Barbares dans cette Terre-Ferme de la Goyane voisine de l'Isle de Cayenne, m'a obligé de faire un petit recit de nostre voyage, & de le presenter à V. R. afin qu'elle sache quel employ nous pouvons avoir icy, & combien de Missionnaires peuvent y occuper leur Zele. Si j'avois eu des Compagnons à laisser chez les Nouragues & les Acoquas, j'aurois penetré bien plus avant dans le Pays ; mais les Nouragues qui nous conduisoient n'osant entrer

plus avant dans la Terre des Acoquas ; pour conſerver l'amitié des uns & des autres, il eut fallu laiſſer un Miſſionnaire dans chacune de ces Nations, afin que ces Acoquas nous euſſent conduit chez leurs amis qui s'étendent, comme je puis conjecturer, juſqu'à la ligne équinoctiale. Nous pourrions encore paſſer à l'occident de la Riviere de Maroni, & faire alliance avec les Nations qui ſont juſqu'au Fleuve de Suriname, ſur lequel les Hollandois ont 1. une Colonie ; mais nous

tenant toûjours dans les païs qui ſont depuis trois degrez de latitude ſeptentrionale juſqu'à la ligne équinoctiale, nous ne devons point craindre qu'aucune Nation d'Europe nous trouble dans nos Miſſions, parce qu'il n'y a point de gain à faire, & qu'on y peut eſtre maſſacré; C'eſt à V.R. à nous ſecourir autant qu'elle jugera ou qu'elle pourra, nous envoyant des Miſſionnaires qui ſoient de forte ſanté, de grande vertu, & preſts à ſouffrir beaucoup, d'autant qu'on ne peut porter dans

ces lieux aucun rafraichiſſement pour ſe ſoulager en cas de maladie ; car le moins qu'on peut eſtre chargé c'eſt le meilleur ; outre que le peu de raiſonnement de ces gens-là, tient toûjours un Miſſionnaire dans un juſte ſujet de craindre qu'ils ne prennent de mauvaiſes reſolutions contre luy à la premiere ombre de mécontentement qu'ils auront. J'attends icy bon nombre de Miſſionnaires pour les conduire dans ces vaſte Pays ; j'eſpere que V. R. nous les accordera ;

c'eſt ce qui m'oblige particulierement à me recommander à ſes ſaintes prieres, demeurant,

MON REVEREND PERE,

Voſtre tres-humble & tres-obeïſſant ſerviteur en Noſtre-Seigneur.
JEAN GRILLET, de la Compagnie de JESUS.

IOVRNAL

DV VOYAGE

qu'ont fait les Peres Jean Grillet & François Bechamel de la Compagnie de JESUS, *dans la Goyane, l'an* 1674.

LE Reverend Pere François Mercier ayant eſté envoyé de France avec la qualité

de Viſiteur dans les Miſſions de noſtre Compagnie, dans les Iſles & Terre-Ferme de l'Amerique meridionale, par le Reverend Pere Jean Pinet Provincial de la Province de France, avec le R. P. Gerard Brion Superieur General des ſuſdites Miſſions, & les Peres Macé & Alarole, il arriva dans l'Iſle de Cayenne le vingt-uniéme du mois de Decembre mil ſix cens ſoixante-treize, & en partit dix jours aprés. Durant ce

ſejour il regla beaucoup d'affaires pour le ſpirituel & pour le temporel ; & entre autres voyant que nous n'avions point encore de connoiſſance d'autres peuples que des Galibis & Aracarets nos voiſins qui ſont proche de la mer, auprés deſquels nos Peres s'employoient avec bien du zele ; il reſolut de faire découvrir les Nations éloignées de la mer: Je fus ſi heureux que d'eſtre choiſi pour un ſi ſaint employ, & mes ordres

portoient particuliere-ment que je tâcherois de découvrir les Aco-quas, Nation tres peu-plée au rapport de quel-ques Nouragues qui fre-quentent les Galibis; mais qu'ils font paſſer pour gens guerriers, & pour des mangeurs d'hó-mes. Un de ces Nou-ragues eſtant interrogé deux mois avant l'arri-vée du Reverend Pere Viſiteur, s'il eſtoit vray que les Acoquas man-geaſſent leurs ennemis; il répondit qu'il y avoit

quatre mois qu'il en eſtoit party, & qu'en ce temps là ils achevoient de faire boüillir dans leur marmite une Nation qu'ils avoient détruite. Je demanday pour mon Compagnon le Reverend Pere François Bechamel, qui eſt tres-zelé pour les Miſſions, & qui a beaucoup de facilité pour apprendre les Langues étrangeres, outre qu'il entendoit déja le langage Galibis, que beaucoup de Nouragues parlent, parmy leſquels

nous devions prendre des conducteurs pour les Acoquas ; car nous ne connoiſſons point encore d'autre chemin pour y aller que par les Terres des Nouragues : Le Pere Bechamel prit le ſoin de chercher des Galibis pour nous conduire chez les Nouragues qui ſont au deſſus de la ſource de la Riviere d'Uvia 2 & d'acheter de la caſſave & de la pâte 3 d'Ovicou pour ce voyage, qui devoit eſtre de dix jours.

Le Pere ayant trouvé

tout ce qui nous eſtoit neceſſaire; à ſçavoir trois Galibis: de la caſſave & de la pâte d'Ovicou, eſperant de la miſericorde de Dieu que nous trouverions ou du poiſſon ou quelque gibier par l'addreſſe de nos Indiens; nous partimes du port de l'Iſle de Cayenne le vingt-cinquiéme Ianvier, aprés avoir dit adieu au Reverend Pere Brion, Superieur General, & au Pere Macé & Pere Bechet; mais particulierement à Monſieur le Che-

valier de Lezy 4 noſtre Gouverneur, qui nous fit l'honneur de nous conduire avec nos Peres juſqu'au canot où nous nous embarquames aprés midy, ayant noſtre Peſcheur pour gouverner le canot, & trois Indiens Galibis pour ramer avec nos deux ſerviteurs. C'étoit le ſentiment de tout le monde que noſtre canot eſtoit trop petit, & il eſtoit vray ſi nous nous fuſſions embarqué à marée montante; car dans cette ſaiſon là les

lames ſont fort rudes au bord ; mais nous évitames ce danger, nous embarquant un peu avant que la marée montaſt : tellement que nous étiós hors de tout danger quand la marée commença à nous pouſſer dans la Riviere qui donne le nom à cette Iſle ; outre que ce canot étant fort leger, & n'eſtant pas facile à tourner, il eſtoit tres propre à franchir quelques petits ſauts qui ſont dans la Riviere d'Uvia, que nous

devions parcourir preſque toute entiere juſqu'à l'entrée d'une moindre Riviere qui nous donnoit entrée dans la Terre des Nouragues, qui ſont la premiere Nation dont nous voulions prendre connoiſſance pour avoir entrée par leur moyen chez les Acoquas. Nôtre chemin eſtoit entre l'Iſle de Cayenne & la grande Terre, & nous abordames le ſoir chez un habitant nommé Deſlauriers, où nous ſejournames le lendemain vingt-

ſixiéme

ſixiéme, pour quelque raiſon. Comme Dieu nous a protegé & conduit, comme nous tenant par la main dans tout ce voyage, il faut avoüer que c'eſt luy qui nous a inſpiré de commencer noſtre voyage par la Riviere d'Uvia; car nous ne reconnoiſſions que deux entrées pour la Terre des Nouragues, l'une par la Riviere d'Uvia, l'autre par la Riviere d'Aproague; celle par Aproague eſt tres-difficile, à cauſe des

ſauts qui ſont ſi rudes, que les Sapayes & les Galibis, qui ſont à l'embouchure de cette Riviere, demandent des recompenſes tres-grandes pour entreprendre ce voyage, & meſme ont bien de la peine à le faire, à cauſe qu'ils ſe defient des Nouragues qui ſont mangeurs de chair humaine : Tellement que quand quelqu'un d'entre eux y va il y demeure le moins qu'il peut. Cette entrée eſt donc preſque impoſſible, & nous n'euſ-

sions point eu de connoissance des Indiens qui habitent aux côtes de la riviere d'Uvia & des Nouragues qui sont plus hauts que la source de cette riviere. Sans sçavoir rien de tout cela nous choisimes d'entrer par Uvia dans la Terre des Nouragues, & par cette entrée nous avons visité toute la Nation.

Le vingt-septiéme Janvier n'estant partis de chez le sieur Desslauriers qu'assez tard, nous ne fimes qu'une petite jour-

BIBLIOTECA NAZ. ROMA VITTORIO EMANUELE

ſauts qui ſont ſi rudes, que les Sapayes & les Galibis, qui ſont à l'embouchure de cette Riviere, demandent des recompenſes tres-grandes pour entreprendre ce voyage, & meſme ont bien de la peine à le faire, à cauſe qu'ils ſe defient des Nouragues qui ſont mangeurs de chair humaine : Tellement que quand quelqu'un d'entre eux y va il y demeure le moins qu'il peut. Cette entrée eſt donc preſque impoſſible, & nous n'euſ-

sions point eu de connoissance des Indiens qui habitent aux côtes de la riviere d'Uvia & des Nouragues qui sont plus hauts que la source de cette riviere. Sans sçavoir rien de tout cela nous choisimes d'entrer par Uvia dans la Terre des Nouragues, & par cette entrée nous avons visité toute la Nation.

Le vingt-septiéme Janvier n'estant partis de chez le sieur Deslauriers qu'assez tard, nous ne fimes qu'une petite jour-

BIBLIOTECA N. ROMA VITTORIO EMANUELE

née, & nos Galibis nous menerent dans une 6 caze de Maproüanes 7 tant pour éviter une tres rude pluïe, que pour trouver une caze pour paſſer la nuit. Ces Maproüanes ſont environ trente, qui ſe ſont retirez de leur païs auprés de la Riviere des Amazones pour éviter la perſecution des Portugais, & des Indiens nommez Arianes, 8 qui ont preſque détruit cette Nation, nous ne trouvames que de la Caſſane & de l'Onicon, & juſ-

qu'au ſixiéme de Fevrier nous n'eûmes outre la Caſſave, que deux poiſſons & deux oiſeaux que nos Galibis prirent, qui nous ſervirent de quatre petits repas, & un petit morceau de poiſſon chez un autre Indien.

Le vingt-huitiéme nous arrivames à une montagne où un Galibis nommé Maure a ſon habitation ; cette montagne eſt à douze lieuës de l'emboucheure d'Uvia, & deux lieuës au deſſous de cette montagne les

bords de la Riviere qui ont preſque toûjours eſté pays noyé juſque là, ſont des Terres hautes & fort beau pays juſqu'aux premiers Nouragues.

Le vingt-neuviéme nous couchames dans le bois, & le trente auſſi, ayant paſſé une habitation de Galibis où il y a peu de monde, pour faire une plus grande journée.

Le trente-un nous logeames dans une habitation de Galibis où il y pouvoit avoir ſix ou

ſept perſonnes, & il y en avoit trois ou quatre abſens.

Le premier de Fevrier nous paſſames la nuit dans les bois, & le ſecond nous couchames chez un Galibis ; c'eſtoit là la Caze la plus pauvre & la plus digne de compaſſion que j'aye veüe en ces pays icy entre les habitations des Indiens : car il n'y avoit qu'un homme avec ſa femme & ſes enfans, qui n'avoient pas ce jour-là de quoy ſouper, un de leurs enfans

estoit tout enflé & tout extenüé par une fiévre qui ne le quitoit point, nous jugeames qu'il n'en pouvoit réchaper, le Pere Bechamel le baptiza ; cette consolation adoucit tous nos travaux passez.

Le troisiéme nous mimes pied à terre chez les Nouragues, aprés avoir passé le jour precedent & cettuy-cy, trois fauts dans la Riviere d'Uvia, & un autre dans la Riviere des Nouragues ; mais c'étoit

toit peu de choſe en comparaiſon des ſauts qu'il faut paſſer ſur les Rivieres d'Aproague & de Camopi.

Il eſtoit temps d'arriver, car 9 la Caſſave nous eut manqué ſi nous euſſions eu encore un peu à marcher dans ces grandes ſolitudes, & ces vaſtes foreſts qui bordent toûjours cette Riviere, ſur laquelle il n'y a point d'autres Cazes que celles dont j'ay parlé, & les Cazes de quelques Galibis & Arca-

carets qui ſont vers l'embouchure où il y a en tout cent, ou ſix-vingt perſonnes, cette Riviere qui ſerpente fort, a prés de cinquante lieuës de cours.

Nos Galibis nous ont ſervi dans ce voyage avec beaucoup de reſpect, & nous donnerent accés auprés du Capitaine de ces premiers Nouragues, auquel nous donnames une hache pour faire alliance avec luy; ils ne ſe reſſouvenoient point d'avoir vû

avant nous qu'un François dans leur pays, tellement que les femmes & les filles qui n'avoient point fait de voyage chez les Galibis nos voisins, furent bien étonnées de nous voir. S'il falloit juger de toute la Nation par ceux-cy, on pouroit dire que tous les Nouragues sont un peuple tres-doux & tres-affable. Il y en avoit qui parloient fort bien Galibis, & qui nous servoient d'Interpretes. Ils firent tout ce qu'ils pu-

rent pour trouver de quoy nous bien traiter ; mais leur chaſſe ayant eſté malheureuſe, nous n'eûmes que de la Caſſave & un peu de viande dans un de nos repas, mais avec beaucoup de demonſtration de bonne volonté. Nous achetames de la Caſſave pour les gens de noſtre canot, & le ſixiéme de Fevrier, aprés que nos Galibis eurent eſté traitez dans une petite rejoüiſſance, à la façon du pays, ils partirent envi-

ron les dix heures du matin.

Nous partîmes auſſi le ſeptiéme de Fevrier de cette premiere caze de Nouragues, pour faire vingt quatre lieuës de chemin par terre dans des montagnes tres-rudes, & nous allames ſeulement coucher à demy lieuë de là, ſuivis de deux jeunes Nouragues de ſeize à dix-ſept ans, qui devoient porter nôtre bagage, pour prendre encore un homme qui nous avoit promis

de nous porter nos vivres, qui consistoient en Cassave & en paste d'Ouicou. Cet homme avoit sa femme dans cette seconde caze, qui estoit malade d'un cancer au sein qui la rongeoit, & l'avoit déja renduë si maigre, que la voyant sans avoir secours de la Medecine dans un si grand mal, nous jugeâmes qu'elle n'en pouvoit réchaper, & qu'il y avoit apparence qu'elle vivroit moralement bien le reste de ses jours ; car ces peu-

ples endurent leurs maux fort patiemment, comme nous le voyons dans tous les Galibis; c'eſt pourquoy nous reſolumes de la baptiſer. Le Pere Bechamel prit ſoin de ſon inſtruction, ayant déja quelque connoiſſance de la langue des Nouragues, & ſe ſervant d'un de nos jeunes Nouragues qui ſçavoit parler Galibis. Cette femme malade receut fort bien cette inſtruction & fut baptiſée; ce qui nous fut un ſujet de grande

conſolation.

Le huitiéme ayant du pain & de la paſte d'Ouicou pour quatre jours, nous nous mimes en chemin avec nos trois Nouragues pour faire vingt-quatre lieuës, par des montagnes continuelles que les Nouragues font quelquefois en un jour & demy, mais ordinairement en deux & en trois jours, quand ils ont des femmes en leur compagnie.

Un de nos François

de Cayenne qui eſtoit party le vingt-ſeptiéme de Janvier, nous ſuivit de prés avec ſept Galibis, & nous atteignit à la ſeconde couchée, où il me donna une Lettre du Reverend Pere Brion noſtre Superieur, écrite du jour de ſon départ, laquelle nous cauſa bien de la joye, y ayant beaucoup de bons avis qui nous pouvoient bien ſervir dans noſtre voyage.

Ce François eſtoit fort fatigué de ſa journée,

& laiſſa partir le lendemain les Indiens, qui firent en ce jour-là dixiéme de Fevrier, ce que nous ne fiſmes qu'en un jour & demy, à cauſe de la difficulté des chemins. Il ſe joignit donc avec nous, & comparant ſes Galibis avec nos Nouragues, il y trouva bien du changement, admirant la douceur & la patience de ces trois Nouragues; mais particulierement leur reſpect: Ils portoient nos vivres, & n'oſoient pas en pren-

dre ſans en demander, quoy que nous leur euſſions dit pluſieurs fois qu'ils en pouvoient prendre quand ils voudroient. Nous paſſames dans cette journée la Riviere d'Aratay qui ſe jette dans Aproague. Aratay eſt une belle Riviere qui vient du pays qui eſt entre la ſource de la Riviere d'Uuia & le pays de Mercioux, que les Nouragues diſent eſtre une eſpace de Terre de ſept journées: Il falut paſſer cette Ri-

viere d'Aratay, qui eſt aſſez large & profonde, & auſſi aſſez rapide, dans un petit canot, avec beaucoup de danger de faire naufrage, comme il arriva à ce François qui s'eſtoit joint avec nous quand il y repaſſa, à ſon retour, où il perdit tout ſon bien qu'il avoit apporté. Nous couchâmes pour la troiſiéme fois dans les bois, & l'onziéme de Fevrier eſtant tres-fatiguez, nous arrivâmes à midi à la caze d'Imanon Nouragues, fameux Piaye,

10 c'eſt à dire Medecin dans tout le païs où nous trouvâmes les Galibis qui nous avoient devancez le jour precedent. Ces Galibis ſe mutinerent contre ce pauvre François, & furent cauſe probablement que les Nouragues de cet endroit-là ne luy voulurent rien vendre; tellement qu'il perdit ſon voyage; il fut meſme obligé de prier un de nos guides Nouragues de luy porter une partie de ſes ferremens qu'il

avoit pour trafiquer, ces Galibis luy refuſans ce ſecours, mais il faloit ſouffrir cela, eſtant à quatre-vingt lieuës de Cayenne chez une Nation qui n'a point de commerce avec les François.

Nous eûmes regret du départ de nos trois guides; mais nous ne pouvions l'improuver, à cauſe qu'ils y eſtoient obligez par de tres fortes raiſons. Le plus grand qui ſe nommoit Paratou, nous dit pour nous con-

ſoler, que nous trouverions dans cet endroit où nous eſtions, qu'on appelle Caraoribo, du nom d'une petite Riviere qui y paſſe, pluſieurs Paratous; il vouloit dire pluſieurs Nouragues, d'auſſi bonne volonté que luy; mais nous trouvâmes bien de la difference pour le naturel, dans ceux qui furent nos guides depuis Caraoribo juſques aux Acoquas.

Incontinent qu'ils furent partis nous fiſmes amitié avec le Capitaine

Camiati, qui eſt le pere d'Imanon, en luy preſentant une hache; c'eſt un Capitaine tres-renommé & comme le premier parmy les Nouragues; le ſecond eſt le Capitaine des Nouragues d'Uuia. Ce Camiati eſtoit venu le lendemain de noſtre arrivée dans l'habitation de ſon fils; car la ſienne eſt ſur la Riviere d'Aproague; il peut eſtre âgé de ſoixante ans, & eſt encore bien vigoureux: Son viſage quoy que maigre eſt guerrier,

mais

mais barbare, ſon humeur fort indifferente pour les Eſtrangers, aſſez douce pour les ſiens, auſquels ſelon la façon du païs il donne le bon ſoir depuis les plus vieux juſqu'aux enfans de quinze ans, & le bon jour tous les matins. Il nous fit eſperer de nous conduire, quand ſon canot ſeroit fait, juſqu'aux Acoquas où il pretendoit aller auſſi, & ne demandoit pour achever ce canot que dix jours; mais quoy que nous ſceuſſions

bien la façon de compter des Indiens, qui ſont trois mois à faire ce qu'ils pourroient executer en dix jours, nous nous reſolûmes toutefois de demeurer avec luy pour eſtre ſous ſa protection, & de luy perſuader, ſi nous voyons qu'il differaſt trop, d'emprunter un autre canot qui eſtoit à cinq journées de nous, & cependant prendre le plus que nous pourrions de connoiſſance de la langue des Nouragues, qu'on nous

diſoit eſtre celle des Acoquas & des Mercioux avec un peu de difference. Nous avions un peu d'aide par le moyen de la langue des Galibis que quelques-uns entendoient, & qui eſtoit familiere au Pere Bechamel. Cette langue n'eſt pas belle comme celle des Galibis qui eſt douce dans la prononciation; mais celle des Nouragues a quantité de mots dont il en faut prononcer avec des aſpirations fort rudes, les autres ne

peuvent eſtre bien prononcez que les dents ferrées, il faut d'autre fois parler du nez, & quelquefois on trouve ces trois difficultez dans un meſme mot.

Le Pere Bechamel commença incontinent à s'appliquer à l'étude de cette langue; & pour moy profitant de ſon travail, qui luy réüſſiſſoit fort heureuſement; par le moyen de la langue des Galibis, je fis un petit recit de la Creation du monde, pour faire

connoiſtre à cette nation ſon Createur. Imanon maiſtre de cette caze, fut le premier qui prit plaiſir à ce diſcours, enſuite le Capitaine, & cinq ou ſix autres qui repetoient en mon mauvais Nauragues en travaillant : *Dieu a fait le Ciel, Dieu a fait la Terre, &c.* Il y avoit là pluſieurs hommes qui avoient deux femmes, & meſme il y en avoit un qui en avoit trois ; cela ne m'empeſcha pas de leur declarer en leur parlant

de la creation de l'Homme, que Dieu n'avoit fait qu'une femme pour le premier Homme, & qu'il ne vouloit pas qu'un homme euſt deux femmes. Encore que tous ces Nouragues viſſent que nous condamnions leur coûtume de prendre deux & trois femmes en meſme temps, neanmoins ils ne dirent mot contre la Loy du Chriſtianiſme, qui ne permet pas la meſme liberté.

Voyant que ces gens-

là ſe rendoient ſi dociles, je voulus voir s'ils prendroient plaiſir au chant de l'Egliſe, & pour cet effet j'entonnay le *Magnificat* au premier ton, eſtant aidé par le Pere & nos deux ſerviteurs. Ils en furent ſi contens que les jours ſuivans nous chantâmes ordinairement trois fois quelques Hymnes avec une grande ſatisfaction de leur part, meſme quelques-uns apprirent à répondre aux Litanies de la ſainte Vierge que nous

chantions tous les ſoirs. Cependant le canot de noſtre Capitaine ſe faiſoit fort lentement, 11 & nous crûmes qu'il valoit mieux obtenir de luy qu'il en empruntaſt un autre, ce qu'il nous accorda envoyant deux de ſes gens pour cet effet à cinq journées de ſon habitation en demander un commode.

Ce fut le vingt-huit de Fevrier que ſes gens partirent, & voyant le lendemain premier de Mars, qu'il laiſſoit partir

une

une autre bande de ſes gens, nous crûmes qu'il eſtoit bon de nous ſervir de l'occaſion pour faire porter noſtre bagage par quelques-uns, que le Pere Bechamel les accompagnaſt avec un ſerviteur, & que je demeuraſſe avec noſtre ſecond ſerviteur auprés du Capitaine pour ne point le rebuter parce que nous avions beſoin de ſa protection.

Aprés avoir demeuré quinze jours avec ce Capitaine faiſant prier

Dieu tous les enfans au matin & au ſoir, & repetant mes petites inſtructions à la plus grande partie, mais particulierement à trois jeunes hommes qui eſtoient bien mariez, les confirmant dans la reſolution de ne point prendre de ſeconde femme, à quoy ils ne montroient point avoir de difficulté. Je partis par terre le quinze de Mars pour aller trouver le Pere Bechamel & attendre le Capitaine dans ſa Caze qui

devoit partir par eau cinq jours aprés avec ſon canot, je n'avois que trois lieües à faire par terre, & par eau, il y en avoit prés de quinze. Je trouvay les gens de là encore plus dociles, & quand le Capitaine fut de retour, de vingt-quatre perſonnes, il n'y en avoit que trois qui témoignoient ne prendre point de plaiſir à mes inſtructions. Durant noſtre ſejour un ſerpent vint de nuit dans le lieu ou

nous eſtions couchez & mordit un chien de chaſſe qui en mourut trente heures aprés, cet accident nous fit du tort, parce que le Capitaine & le maiſtre du chien l'attribuerent aux prieres que nous chantions, c'eſt pourquoy je n'oſé plus chanter, mais je me contentois de faire dire la priere à toutes les perſonnes de cette Caze, à la reſerve des trois vieillards dont j'ay parlé, c'eſt à ſçavoir le Capitaine Camiari &

deux autres.

Le neuviéme d'Avril aprés avoir beaucoup preſſé le Capitaine pour noſtre départ, il nous declara qu'il ne vouloit point faire le voyage & que tout ſon monde partiroit pour aller ſur noſtre route où ils nous quitteroient, quand nous prenderions le chemin de terre pour aller aux Rivieres qui conduiſent aux Acoquas, ou quatre de cette bande nous accompagneroient, nous recon-

nûmes que ce voyage eſtoit déterminé independemment de nous, mais nous ne laiſſames pas de les payer afin de nous ſervir de cette occaſion, car il eut eſté difficile d'en trouver d'autres. Je m'oppoſay toutefois à ce que tant de monde vint avec nous, parce que les deux canots qu'ils avoient eſtoient trop petits, cette difficulté fut grande & ne fut point reſoluë que le lendemain quand nous

repreſentames au Capitaine que nous luy laiſſions noſtre Caſſette que nous en prenions fort peu de Traite 11 pour noſtre voyage, qu'à noſtre retour je voulois demeurer chez luy ; que s'il ne favoriſoit noſtre voyage il falloit que je m'en retournaſſe à Cayenne, qu'il ne verroit plus de Peres & n'auroit plus de Traite, cela le fit reſoudre à diminuer le nombre de ſes gens.

Le dix de Mars nous

partîmes au nombre de ſeize, dont le Capitaine en voulut eſtre pour trois journées, afin de ramener ſon canot ; le ſoir nous mîmes pied à terre dans les bois, & l'onziéme aprés avoir paſſé pluſieurs ſauts dans les deux journées, nous arrivâmes dans une Caze de Nouragues à dix lieües de l'autre, nous y fûmes bien receus, & nous en partîmes le treiſiéme avec un troiſiéme canot fort petit où il y

avoit deux hommes, une femme, & une fille de dix à douze ans. Nous paſſames deux fauts aſſez rudes & nous arrivâmes à un troiſiéme ou les canots ne peuvent paſſer, c'eſt ce qui a oblige les Nouragues à faire un chemin par terre pour traîner leurs canots prés de demie lieüe; ce faut eſt à deux degrez quarante ſix minutes de latitude Septentrionale, il n'y eut que le petit canot que les Indiens traîne-

rent par terre; le Capitaine nous quitta & retourna avec les deux autres, & nous allâmes au nombre de quinze nous mettre dans un grand canot qui estoit au dessus du saut que les deux personnes envoyées par Camiari avoient emprunté; quatre lieües plus haut nous trouvâmes l'embouchure de la Riviere de Tenaporibo & nous allames coucher dans une Caze proche, qui est encore sur Aproa-

gue, où nous trouvâmes cinq voyageurs Nouragues qui alloient au païs des Mercioux, outre lesquels il y avoit une femme qui avoit une petite fille de sept ou huit mois qui estoit fort malade. Imanon dont j'ay parlé estoit le chef de cette bande ; c'est le plus grand Medecin du païs, c'est à dire le plus grand Jongleur, & quoy qu'il soit un grand hypocrite & fort attaché à la pluralité des femmes

dans le mariage ; il ne laiſſa pas de nous avertir que cette petite fille eſtoit fort malade, c'eſt pourquoy l'ayant examinée nous jugeâmes qu'il faloit la baptiſer, ce que le Pere Bechamel fit au temps que ces voyageurs partoient. J'avois baptizé une petite fille dans la Caze de cet Imanon incontinent aprés ſa naiſſance a cauſe que ſa mere l'avoit miſe au monde ſur de la bouë 12 d'où ils ne la vouloient point reti-

rer que dans un temps qui pouvoit eſtre fort long, eſtant averti de ce deſordre & voyant qu'ils ne vouloient rien mettre ſous l'enfant pour l'exempter du froid de la bouë & de la nuit, je la baptizé.

Le quatorziéme nous partîmes de cette Caze, & incontinent nous entrâmes dans la Riviere de Tenaporibo qui eſt fort profonde & rapide, quoy qu'elle ſerpente fort, nous eſtions les premiers François qu'on

ait veu ſur cette Riviere, & nous ſçavions que trois Anglois y avoient eſté tuez & mangez, 13 il y a quelques années par les Nouragues; meſme il eſt fort difficile de naviger ſur cette Riviere à cauſe qu'elle eſt étroite & que les grands arbres qui ſont aux bords en tombant portent le bout de leurs branches bien ſouvent ſur l'autre rive, de ſorte qu'il faut paſſer deſſus ou deſſous ces arbres avec beaucoup de

difficulté. Nous couchâmes une nuit dans les bois, & le quinze nous arrivâmes à une Caze où nous ſejournâmes juſqu'au dix-huitiéme qui fut noſtre derniere journée ſur cette Riviere, & le ſoir nous vîmes la derniere aſſemblée des Nouragues ſur cette Riviere à vingt-quatre lieües de ſon embouchure. Cette aſſemblée de Nouragues conſiſte en quatre Cazes peu éloignées les une des autres, où il y a plus de

ſix-vingt perſonnes de beau naturel & bien dociles, il n'y a pas un de la Caze qui n'ait prié Dieu tous les jours, cette Caze eſtoit compoſée de pluſieurs hommes dont les uns n'étoient pas mariez, les autres eſtoient mariez & n'avoient chacun qu'une femme avec laquelle ils vivoient bien, il y a beaucoup d'apparence qu'on feroit là de bons chreſtiens. Cette Caze eſt à deux degrez quarante-deux minutes

de

de latitude Septentrionale, & pourroit avec les voiſines & deux autres qui ſont à deux lieües de là, donner de l'employ à un bon Miſſionnaire.

Nous partimes de cette Caze le ſoir du vingt-ſept d'Avril pour aller trouver nos conducteurs qui eſtoient proche avec leſquels nous nous mîmes en chemin par terre & ne fiſmes que cinq lieües dans trois montagnes tres-difficiles.

Le vingt-neufiéme nous fimes environ dix lieües dans un chemin un peu plus doux, & nous couchâmes dans les bois comme la nuit precedente ; nos trois conducteurs nous montrerent deux petits ruiſſeaux qu'ils diſoient eſtre Tenaporibo & Camopi qui eſtoient fort rapides, & à cinq ou ſix lieües de là, Tenaporibo eſt large de quarante pieds & profond de douze à fond de cuve, & à quinze lieües ou un

peu plus, la Riviere de Camopi eſt auſſi grande que la Seine au deſſous de Paris d'où on peut conjecturer quel circuit elle fait.

Le trente nous allâmes coucher ſur la Riviere d'Eiſki, d'où deux de nos Nouragues s'en allerent aux Nouragues de la Riviere d'Inipi pour emprunter un canot & nous venir trouver à noſtre couchée, car la Riviere d'Eiſki ſe jette dans l'Inipi ; ils firent cela pour noſtre ſoula-

gement, noſtre journée ayant eſté bien forte à proportion de nos forces.

Le premier jour de May ils nous vinrent trouver avec un aſſez beau canot où il y avoit trois Nouragues qui n'avoient pas vû de François n'y autres Europeans, leur viſage eſtoit fort doux & ils montroient avoir un naturel fort docile, ils retournerent chez eux & nous nous embarquâmes dans ce canot un peu aprés

midy & nous allâmes coucher dans les bois ſur la Riviere d'Inipi où nos conducteurs racommoderent le canot 14 & le lendemain deuxiéme de May ayant deſcendu ſur cette Riviere qui eſt fort rapide environ dix lieües, nous entrâmes dans la Riviere de Camopi où montant contre le cours de la Riviere nous fiſmes encore quatre lieües, Inipi perd ſon nom & fait une groſſe Rivere avec Camopi qui va ſe

joindre au fleuve d'Yapoque 15 à cinq journées de là. Camopi eſt tres-rapide, & a tant de ſauts tres-difficiles qu'on ne peut les compter, nous montâmes ſur cette Riviere le troiſiéme & quatriéme de May avec bien de la peine & du danger. Le quatriéme de May nous couchâmes ſur une roche plate, où il y avoit un demy Toict ruiné que nos gens rétablirent avec des feüillages, nous paſſames ce jour

là par un endroit dangereux, tant à cauſe d'un ſaut difficile, qu'à cauſe qu'il eſtoit commandé d'une Caze de Nouragues qui eſt la derniere de cette nation où le maiſtre eſt Morou qui eſt la nation d'un Indien qui fut pendu à Cayenne, il y a plus d'un an pour avoir tué un François, nous pouvions apprehender qu'il ne voulut à la façon Indienne vanger cette mort ſur nous, mais un de nos conducteurs qui

eſtoit auſſi Morou avoit epouſé ſa fille, & nous eſperions que la preſence de ce jeune homme que nous croyons Nouragué empêcheroit la mauvaiſe humeur de cet homme, comme il arriva, & aprés nous abordâmes noſtre roche plate qui eſt ſur la Terre des Acoquas, nous receumes une grande conſolation de voir nos trois conducteurs demander leur ſouper par le ſigne de la Croix, ou jamais perſonne ne

l'avoit

l'avoit fait ſans qu'il eut eſté neceſſaire de les avertir : mais ce qui augmenta noſtre joye, fut qu'aprés le ſouper, le plus jeune de nos conducteurs, qui peut avoir 17. ans, de ſon propre mouvement chanta dans le ton de l'Egliſe, *Sancta Maria, ora pro nobis*, ne luy ayant appris que cela ; je continuay les Litanies, & il me répondoit. Sur la fin du jour le principal de nos Conducteurs donna un ſignal avec une ſorte de flûte

qui ſe fait entendre de fort loin ; le lendemain cinquiéme de May fut pluvieux toute la matinée, & nous empeſcha de partir ; mais nonobſtant la pluye nous vîmes vers les neuf heures du matin trois jeunes Acoquas qui eſtoient envoyez pour nous reconnoiſtre ; nous partîmes avec eux vers le midy, & nous arrivâmes un peu aprés eux ſur les trois heures à la premiere Caze des Acoquas, qui eſt à deux degrez vingt-

cinq minutes de latitude Septentrionale. Ils furent fort contens de nous voir, car il y avoit probablement long-temps qu'ils avoient ouy parler de noſtre voyage. Ils s'accouſtumerent ſi facilement avec nous, qu'il n'y en eut pas un dés le troiſiéme jour qui refuſaſt de prier Dieu; & tous les jours nous leur avons fait dire la Priere matin & ſoir. Le deuxiéme jour noſtre premier Conducteur nous mena dans deux autres

Cazes assez proches, où on nous reçut avec autant d'amitié que des Estrangers en peuvent attendre d'un peuple barbare. Incontinent les gens éloignez d'une journée ou environ furent avertis de nostre arrivée, & vinrent nous voir. Ils admiroient tous nos chapeaux, nos soutanes, nos souliers, un Fusil que nous faisions tirer à nostre premier Conducteur de temps en temps dans les grandes Assemblées, les Images

de nos Breviaires, noſtre écriture, le chant de l'Egliſe qu'ils vouloient entendre ſouventefois durant la journée. Ils écoutoient avec attention nos inſtructions, & témoignerent de fort bons ſentimens quand nous leur dîmes qu'autrefois les François ne connoiſſoient pas Dieu ; mais que des gens de bien eſtoient venus dans nôtre pays qui nous avoient enſeigné qu'il y avoit un Dieu qui nous vouloit rendre bien-heureux dans

le Ciel, & ce qu'il falloit faire pour y aller ; que nous eſtions venus leur faire la meſme charité, afin qu'ils puſſent aller avec nous dans le Ciel. Ce qui m'a donné bonne eſperance de la converſion de cette Nation, c'eſt qu'ils ont écouté avec reſpect les Commandemens de Dieu les plus contraires à leur ancienne façon de vivre ; c'eſt ce qui me donne ſujet de parler plus diſtinctement de ce que j'ay remarqué dans

les deux Nations.

Les Nouragues & les Acoquas ſont en fait de Religion comme les Galibis : Ils reconnoiſſent qu'il y a un Dieu ſans l'adorer : Ils diſent que ſa demeure eſt dans le Ciel ſans ſçavoir ſi c'eſt un eſprit, & ſemblent plutoſt croire qu'il a un corps. Les Galibis appellent Dieu 16 Tamoucicabo ; c'eſt à dire, l'ancien du Ciel : Les Nouragues & les Acoquas l'appellent Mairé, & ne s'en entretiennent jamais que dans

des diſcours fabuleux. Ils ont beaucoup de ſuperſtitions qui ne ſont que des contes & badineries d'enfans, dans leſquels je n'ay remarqué aucune idolatrie ; mais je crains fort que leurs Medecins dans leurs Jongleries ne corrompent les femmes & les filles, car ils m'ont donné grand ſujet de le croire.

Le naturel des Nouragues & des Acoquas eſt doux : mais plus les Nouragues ſont éloignez de la mer, plus

ils ſont traitables ; la frequentation qu'ils ont avec les Indiens du bord de la mer les rendant plus libres & plus difficiles à entretenir : mais il eſt certain que les Acoquas ſont tous autres qu'on ſe les figure à Cayenne parmy les François, qui les croyent traîtres, feroces, cruels, perfides à leurs hoſtes: Car s'il faut juger de la Nation par la connoiſſance de prés de deux cens que nous avons veus, ils ſont tous bons,

affables, joyeux & faciles à écouter ce qu'on leur dit. Il eſt vray que depuis peu ils ont exterminé une petite Nation, & qu'ils en ont mangé pluſieurs, mais j'attribuë cette barbarie à la mauvaiſe couſtume du pays plutoſt qu'à leur naturel, ce qui me ſemble tres-probable ; parce qu'ayant appris deux ou trois jours aprés noſtre arrivée qu'il y avoit encore à demie journée de nous de la chair d'un Magapa ; c'eſt une Nation qui

leur eſt ennemie, qu'ils avoient tué tout recemment, l'ayant tué avec un autre qui les épioient pour en prendre quelqu'un à l'écart ; & de plus un de nos domeſtiques nous ayant apporté la machoire d'un jeune homme, nous leur dîmes que cela n'eſtoit pas bien, & que Dieu défendoit de tuer un ennemy quand on le tient priſonnier, & de le manger aprés l'avoir tué ; ils baiſſerent les yeux ſans repliquer aucune parole.

Une autre fois un maître de Caze ayant ouy dire que les Galibis pour nous détourner d'entreprendre un tel voyage, nous avoient menacez que nous ferions roſtis chez les Acoquas, il parut tres-indigné de cette menace, & ne s'appaiſa que quand j'eus dit que j'avois pris ces Galibis là pour des menteurs & pour des fols : outre cela leur ayant raconté comme j'avois eſté pris 17 priſonnier de guerre par les Anglois, & rendu

aux François, ſans qu'on m'eût fait aucun mal, & que Dieu ne vouloit pas qu'on tuaſt ceux qui eſtoient pris en guerre. Ils ſemblerent aſſez approuver cette Loy; c'eſt là un des points mieux eſtablis & receus de tout temps chez les Acoquas, & meſme chez les Nouragues ; & il ſemble par ce que je viens de dire, qu'on les empeſcheroit bien de commettre cette barbarie, que de tuer & manger leurs ennemis.

La Polygamie eſt le ſecond obſtacle que nous trouvons pour la Religion Chreſtienne dans ces deux Nations de Nouragues & d'Acoquas ; car pour un homme qu'on trouve n'avoir qu'une femme, il y en a ſix qui en ont deux & trois : L'eſperance qu'on peut avoir de déraciner ce vice n'eſt pas pour les perſonnes qui ſont déja mal engagées, mais ſeulement pour les hommes qui n'ont encore qu'une femme, &

pour les jeunes garçons qui ne ſont point encore mariez, auſquels on pourroit perſuader de ſe contenter d'une femme. Je ne vois rien à eſperer pour les autres.

La façon de vivre des Nouragues & des Acoquas entr'eux eſt fort douce, & a quelque choſe de plus humain que celle des Galibis. Par exemple, chez les Galibis les mariez diſnent chacun en ſon particulier; ceux qui ne ſont point mariez mangent

tous enſemble ; & toutes les femmes, les filles & les petits enfans ſe retirent d'un autre coſté pour leur repas. Les Nouragues & les Acoquas font autrement ; car le mary mange avec ſa femme, ou ſes femmes & ſes enfans avec une paix & une union admirable. Ils ne 18 boivent pas beaucoup, mais ils ſont grands mangeurs, & pour avoir dequoy ils ſont toûjours à la chaſſe ou à la peſche, ſans épargner aucunement leurs

peines.

peines. Ils ſont tous menteurs comme tous les autres Indiens que nous connoiſſons ; & quand ils voyent que leur menſonge eſt découvert ils ſe retirent un peu honteux, mais ſans apprehender de mentir à la premiere occaſion. Les Nouragues ont tâché de nous intimider par pluſieurs contes qu'ils inventoient, pour nous faire perdre la reſolution d'aller aux Acoquas, afin que nous dépenſaſſions chez eux toute noſtre

Traite ; tantoſt nous diſant qu'ils avoient vû les pas de quelque beſte farouche inconnuë, tantoſt que les Caranes leurs ennemis couroient dans leurs bois, & qu'ils avoient remarqué les pas de trois de cette Nation aſſez proche de leur Caze, & divers contes comme ceux cy ; mais voyant qu'ils ne pouvoient pas nous épouvanter, ils faiſoient ce que nous deſirions. Ce meſme vice eſt cauſe qu'ils promettent beaucoup & tien-

nent peu leurs promeſſes ; ce qui arrive de ce qu'ils n'ont pas l'eſprit d'eſtimer chaque choſe ſelon ſa valeur & ſon importance ; ainſi ils ne regardent pas s'ils font tort à une perſonne en luy manquant de parole, ou s'ils en ſeront deshonorez. Pour bien concevoir combien grand eſt ce defaut de ces deux Nations, qui eſt commun à toutes les Nations des Indiens que nous connoiſſons, il faut les comparer à de petits en-

fans, qui n'eſtiment ce qu'ils voyent que par fantaiſie. Ils ſont auſſi ſujets au larcin, & en certaines occaſions il faut eſtre bien ſur ſes gardes pour ne rien perdre auprés d'eux.

Les Nouragues ſont environ cinq à ſix cens perſonnes, les Mercioux qui demeurent à leur Oüeſt leur ſont égaux en nombre ; les Acoquas ſont à leur Sud, qui nous ont caché la force de leur Nation ; toutefois je la crois trois ou quatre fois

plus forte que celle des Nouragues ; car ayant demandé à une vieille femme combien il y avoit de Cazes d'un côté que nous luy montrions, elle nous dit qu'il y en avoit dix ; & luy montrant le costé où demeuroit leur grand Capitaine, elle prit une poignée 19 de ses cheveux, pour nous faire entendre le nombre des Cazes qu'il y avoit de ce costé là entre les Acoquas & les Mercioux. Ils nous ont dit qu'il y avoit la

Nation des Pirios, que les Acoquas disent leur estre égaux en force : du costé de l'Est & Sudest sont les Pirionaux, & à l'Est les Pinos, les Magapas ; & au milieu de tous ces Peuples sont les Moroux, qui sont fort barbares. Tous ces Peuples parlent une mesme Langue, & sont entendus encore des Caranes, qui sont ennemis des Nouragues. Ils disent encore que les Maranes, qui sont une fort grande Nation, entendent

cette meſme Langue; au Sud Sud-oüeſt des Acoquas ſont les Aramiſas, qui ont beaucoup de Galibis dans leur langage, ſans neanmoins connoître cette Nation. Les Acoquas diſent que c'eſt une fort grande Nation; s'il y a un lac de Patime, ces Aramiſas n'en peuvent pas eſtre éloignez de quarante lieuës du coſté du Nord. Nous n'avons pû rien apprendre de ce Lac, il n'y a eu qu'un Nouragué à qui ayant demandé s'il n'a-

voit point connoiſſance d'un grand amas d'eau, comme la mer où le ſable eſt de Caracoli, c'eſt ainſi qu'ils appellent l'or, l'argent & le cuivre, qui me dit qu'il n'avoit rien veu de ſemblable. Ces Aramiſas ſont dans la meſme longitude du monde, que les Cartes mettent la partie Orientale du lac de Patime. 20

Aprés avoir ſejourné chez les Acoquas douze ou treize jours, l'air ſe rendit mal ſain par une chaleur tres-grande, avec

fort

fort peu de vent qui ſouffle preſque toûjours en ces païs-là, & les rend habitables. Le Pere Bechamel eut une fiévre tierce, & le plus fort de nos valets fut auſſi fort malade. Nous preſſâmes donc nos Conducteurs de partir, voyant qu'ils n'avoient pas voulu nous conduire plus avant, ny permettre que les Acoquas allaſſent querir leur Capitaine qui eſtoit à trois journées de nous, avec lequel nous voulions faire quelque

alliance. Ces trois Conducteurs devinrent insolens, croyant que c'étoit pour les honorer que les Acoquas estoient venus en si grand nombre, quoy qu'il y ait bien de l'apparence que la curiosité de voir les François les avoit attirez. Ils se rendirent fâcheux, particulierement le Morou, qui fit paroistre tout à fait son méchant naturel, persuadant aux Acoquas que nous leur devions laisser toute nôtre Traite. Ces propos-

tions ſi déraiſonnables ne nous eſtonnerent pas beaucoup, mais pour leur laiſſer une douce eſperance de noſtre retour, nous donnâmes un ferrement 21 de trente ſols à un homme qui n'avoit qu'une femme pour avoir un grand Hamac 22 à mon retour, promettant de luy donner pour achevement de payement une Serpette & un Coûteau. Je le choiſiſſois pour honorer les bons mariages, il le reconnut bien, &

nous promit de ne point prendre de ſeconde femme durant que la ſienne vivroit, avec laquelle il avoit déja paſſé huit ou neuf ans pour le moins, car ils avoient une fille d'environ ſept ans ; cela facilita noſtre départ.

Le vingt-cinquiéme de May nous nous embarquâmes ſur la riviere de Camopi dans deux Canots, le Pere Bechamel eſtoit dans le plus petit avec noſtre principal Nouragues & un Aco-

quas qui vouloit venir à Cayenne : J'eſtois dans l'autre avec nos deux Valets, le Morou & le jeune Nouragues, qui ne prenant pas garde à ſe bien conduire, laiſſerent aller le Canot dans un grand ſaut ſi prés du précipice, que ceux qui eſtoient avec le Pere, s'écrierent comme nous croyans perdus. Ces deux jeunes gens firent par un grand effort aller le Canot à l'abry d'un Rocher qui rompoit le cours des eaux, & eſtant

montez ſur ce Rocher, ils tirerent à force de bras le Canot hors de ce precipice. Il y a ſans comparaiſon plus de danger à deſcendre dans ces ſauts qu'à monter, parce qu'on prend les endroits où l'eau eſt foible pour faire monter le Canot à force de bras, au lieu qu'en deſcendant ils prennent le plus fort des eaux avec des riſques de la vie qu'on ne peut pas expliquer.

Aprés avoir paſſé tous ces dangers le ſecond

jour de noſtre embarquement, noſtre jeune Nouragues qui ne s'eſtoit jamais trouvé en ſemblables occaſions, dit en ſon langage, *Dieu eſt bon qui ne s'eſt point fâché contre nous.* Eſtant arrivez au chemin par terre qui eſtoit entre la riviere d'Inipi & celle de Tenaporibo, nos Conducteurs qui eſtoient fort chargez de Hamacs & autres choſes qu'ils avoient achetées chez les Acoquas, ne voulurent pas nous ſecourir comme ils

auroient fait ſi ce Morou ne les euſt mis en mauvaiſe humeur. Ils marchoient fort viſte, comme c'eſt la couſtume des Indiens, quand ils ſont chargez, & enfin nous laiſſerent à cinq lieuës de Tenaporibo, d'où par la grace de Dieu nous nous retirâmes ſans nous égarer, ſuivant un ſentier dans lequel où il eſtoit moins facile à connoiſtre, les gens avoient rompuës de petites branches, pour nous montrer qu'ils

avoient passé par là. Quand nous fûmes à trois quarts de lieuës des premieres Cazes, nous entendîmes des Nouragues qui nous appelloient, & qui nous apportoient à manger de la Cassave, du Poisson, & du Oüicou pour boire.

Le premier jour de Juin nostre jeune Morou nous traita fort mal estant yvre, cela nous fit resoudre à retourner à Cayenne dans un autre Canot & avec d'au-

tres Indiens, à cauſe de nos maladies qui s'augmentoient. J'avois une fiévre bien violente & une grande toux, le Pere Bechamel eſtoit fort malade & le plus fort de nos ſerviteurs ; nous avions beſoin d'une particuliere aſſiſtance de Dieu pour trouver quelque commodité pour noſtre retour, ce fut pour lors que Dieu nous fit paroiſtre qu'il avoit un ſoin tres-particulier de noſtre conſervation, nous fourniſſant

ce qui nous eſtoit neceſſaire, non pas dans le temps que nous le ſouhaittions, ny de la façon que nous jugions la meilleure, mais dans le jour & de la maniere qui nous eſtoit la plus convenable juſqu'à noſtre arrivée à Cayenne.

Le ſecond jour de Juin nous fîmes marché avec le premier Nouragué qui nous avoit rendu quelque ſervice à Caraotibo à trois lieuës d'Aproague, qui eſtoit

d'un fort bon naturel, & qui eſtoit venu là avec deux autres Nouragues du meſme lieu de Caraotibo, qui nous aimoient aſſez, & qui vouloient retourner au pluſtoſt chez eux, nous le déterminâmes à partir dés le lendemain pour éviter que noſtre Morou ou nos autres Conducteurs qui eſtoient ailleurs ne s'oppoſaſſent à noſtre deſſein. Il falloit faire trois lieuës par terre ou ſept lieuës par eau pour aller où eſtoit

le Canot de cet homme, mais j'eſtois ſi malade que je ne pouvois pas faire le chemin par terre, & noſtre valet eſtoit auſſi malade que moy, il falloit donc trouver un Canot pour aller par eau, Dieu nous en fit avoir un petit, que nous loüâmes, qui eſtoit enfoncé dans l'eau, & qui eſtoit aſſez grand pour nous porter quatre ; à ſçavoir l'Indien & ſa femme, noſtre Serviteur & moy : Le Pere Bechamel eut le

courage, quoy que bien malade, de faire le voyage à pied avec nôtre autre Serviteur. Nôtre desir estoit de partir dés le lendemain du lieu où estoit le Canot de ce Nouragué, mais nous n'eussions pû supporter cette fatigue là, Dieu pourveut à cette occasion permettant qu'on nous retint onze jours dans cet endroit, où il y avoit prés de soixante personnes, où le maistre de tous qui avoit son fils dans le voisinage

de Cayenne, nous donna une Caze particuliere pour nous retirer du bruit d'une grande réjoüiſſance qu'ils alloient faire, & commanda à ſa femme de nous traiter le mieux qu'elle pourroit : C'eſtoit partie par bon naturel, partie auſſi pour empeſcher que ſon fils ne fuſt maltraité par les François à Cayenne. Dieu vouloit encore que durant ce temps-là nous inſtruiſiſſions une femme toute rongée de chancres, & qu'elle fuſt

baptizée ; c'eſt ce que le Pere Bechamel fit la veille de noſtre départ de cet endroit. Le Pere Bechamel n'eut pas la force de dire ſon Breviaire en ſe promenant, tant il eſtoit foible, & le lendemain Dieu luy donna aſſez de force pour aller à prés d'une lieuë de là pour s'embarquer. Il ne nous reſtoit qu'une difficulté, eſtant entre les mains de trois Nouragues tres-bons, c'eſtoit de ſortir de la Caze de Camiati,

& d'en retirer noſtre Caſſette où eſtoit toute noſtre Traite, & de trouver quelque commodité pour deſcendre juſqu'à l'emboucheure d'Aproague. J'avois promis à Camiati de demeurer chez luy aprés mon retour des Acoquas ; ces gens-là ont bien de la peine de voir qu'on remporte de la Traite hors de leurs Cazes, & nous avions à craindre qu'il ne nous retint deux mois chez luy avant que de nous

conduire chez les Indiens, qui demeurent à l'embouchure d'Aproague: Dieu nous leva toutes ces difficultez ; car nos trois Nouragues nous promirent de nous conduire jusqu'à la mer, moyennant un certain payement bien modique. Passant devant la Caze de Camiati nous trouvâmes qu'il estoit à la Chasse, & ceux qui estoient en sa Caze estoient ou ses deux femmes, ou des Estrangers, qui n'oserent point

nous empeſcher de prendre noſtre Caſſette, & nos trois Conducteurs qui craignoient de déplaire à Camiati leur Capitaine n'oſerent pas neanmoins nous refuſer de nous conduire à une Caze qui eſtoit à une lieuë au deſſous, où pour lors il n'y avoit perſonne, & où ils devoient aborder pour aller par terre à Caraotibo d'où ils eſtoient, & pour conduire là leurs femmes & nous venir retrouver, quoy qu'ils euſſent tâché

de nous faire mettre pied à terre chez Camiati & nous y laiſſer. Eſtant arrivez à cette Caze deſerte je me trouvay ſi mal qne je penſay mourir, & eſtant ſoulagé, voyant que le maiſtre du Canot vouloit aller parler à Camiati, & qu'un de nos valets demandoit à l'y accompagner pour retirer un chien de chaſſe qu'il avoit acheté qui s'y eſtoit échapé, je luy donnay un ferrement de trente ſols pour preſen-

ter de ma part à Camiati, pour donner ordre à ſes femmes de me faire un Hamac, & que je luy payerois le reſte à mon retour, qui ſeroit incontinent que j'aurois recouvré ma ſanté ; c'eſtoit afin qu'il ne fiſt point de tort à noſtre valet, & qu'il ne s'oppoſaſt point à noſtre retour. Le maiſtre du Canot raconta ſi bien à Camiati l'inſulte que ce jeune Morou nous avoit faite, & le mauvais eſtat de ma ſanté, qu'ayant

receu le preſent que je luy envoyois, il voulut m'accompagner juſqu'à l'embouchure d'Aproague chez le Capitaine des Sapayes, qu'il vouloir aller voir depuis long-temps, & qui eſtoit ſon bon amy. Il vint donc le lendemain avec un de ſes enfans, qui a plus de trente ans, & ſes deux femmes, & renvoya chez eux deux de nos Conducteurs, prenant leurs places. Il envoya par terre les femmes & l'un de nos

valets durant une lieuë, l'autre ſerviteur demeura dans le Canot pour ramer, ou, ſelon le terme du païs, pour pagayer avec ces trois puiſſans Nouragues, & nous y reſtâmes auſſi à cauſe de noſtre foibleſſe, qui nous empeſchoit de faire cette lieuë par terre. Ils avoient ainſi déchargé le Canot pour paſſer un ſaut de la Riviere ſi rude & ſi difficile, que les Indiens en paſlirent dans les dangers qui eſtoient extrémes : Une

fois entr'autres ils firent tant d'efforts pour empeſcher que le Canot ne fuſt emporté dans un precipice, que s'étant rangez à l'abry d'un Rocher qui rompoit le cours de l'eau, ils ſe repoſerent un demy quart d'heure, n'ayant plus de force, & pouvant à peine reſpirer. Je me ſuis trouvé deux fois en prochain danger de perir dans deux Navires; mais l'aſpect de ce ſault de la Riviere eſtoit plus effroyable que tout ce

que

que j'ay vu ſur mer.

Le 19. de Juin nous paſſâmes deux ſaults ; au premier ils envoyerent les femmes par terre, & traverſerent la Riviere, pour ſçavoir d'un Galibis qui eſtoit là depuis peu pour faire une nouvelle habitation, quelle route il falloit tenir pour éviter le naufrage, à cauſe que la pente du lit de la Riviere donnoit une grande rapidité à l'eau, & qu'il y avoit quantité de roches cachées où l'on pouvoit

heurter & ſe perdre. Ayant veu que nos gens ſe trouvoient fort embaraſſez, nonobſtant toutes les inſtructions que cet homme leur donnoit, nous le priâmes de nous conduire dans ce mauvais pas, luy promettant un Haim, 23 ce qu'il fit volontiers & heureuſement. Au ſecond qui eſtoit le dernier ſur Aproague, nous mîmes tous pied à terre, marchant au long de l'eau ſur des roches tres-difficiles, & les Noura-

gues tenoient le Canot attaché par derriere avec un lien, & le faiſoient couler doucement dans cet endroit bien dangereux quand la Mer eſt baſſe, car la marée haute la couvre, quoy qu'il ſoit à vingt-cinq lieuës dans la Riviere.

Aprés avoir paſſé tant d'écueils par la miſericorde de Dieu, nous nous trouvâmes ſans Caſſave, ſans viande ou poiſſon, ſans Ouicou, à une journée & demie de la Caze des Sapayes;

mais Dieu par ſa bonté avoit pourveu à cette grande neceſſité ; car coſtoyant la Riviere nous vîmes un chien qui abbayoit. Les Nouragues appellerent celuy qui pouvoit eſtre à la chaſſe, & furent bien réjoüis de voir venir leur bon amy le Capitaine des Sapayes, qui nous ſalua auſſi avec démonſtration d'amitié. Nous fîmes ce que les Nouragues n'oſoient faire, qui eſtoit de luy demander des vivres à acheter, luy expoſant que

nous n'avions rien du tout non plus que les Nouragues. Quand il eut appris noſtre grande neceſſité il envoya querir ſon Canot, qui eſtoit grand, & tres bien muny de Caſſave, d'Oüicou, de viande & de poiſſon 24 boucané, & nous en fournit & aux Nouragues, dont nous le payâmes ſur le champ. Il nous dit que ſa retraite eſtoit à une lieuë de là, où il nous viendroit trouver le ſoir, & que ſon petit demy toict ne

ſuffiſant que pour luy & ſes gens, nous en fiſſions un autre pour nous. Il vint vers la nuit, & le lendemain il nous fit entrer le Pere Bechamel & moy dans ſon Canot, jugeant que celuy des Nouragues eſtoit trop chargé.

Ce fut le vingt-&-un que nous arrivâmes dans l'habitation de ce Capitaine des Sapayes, où nous fûmes bien receus. A peine eſtions nous arrivez là que nous commençâmes à penſer com-

ment nous en ſortirions pour nous rendre à Cayenne, & il ne nous venoit en penſée aucun moyen plus prompt que de perſuader au Capitaine des Sapayes de nous y mener luy-meſme, ce qui n'euſt eſté que dans trois ſemaines & à grands frais, mais Dieu y avoit pourveu, car le lendemain nous apprîmes que le jour ſuivant un Capitaine Galibi viendroit prendre un Sapaye pour aller à Cayenne, & de là à Maroni, d'où il vouloit

ramener ſon fils qui eſtoit là chez les Sapayes depuis deux ans, & auſſi un fils du Capitaine des Sapayes. Il nous receut à peu de recompenſe dans ſon Canot, & nous allâmes coucher dans une Iſlette qui eſt un peu éloignée de la Mer dans la Riviere, où nous demeurâmes le vingt-quatre. Je remarquay là que la Mer montoit huit pieds, & je conclus de là puiſqu'elle couvre le dernier ſaut de la Riviere, qu'il n'y a que huit

pieds de pente depuis vingt-cinq lieuës juſqu'à la Mer. Durant la nuit ils entendirent le cry d'un oiſeau, & dirent en Galibis, *Voila le Diable qui crie ;* Je les repris, leur diſant qu'ils ſe trompoient, que le diable n'avoit point de corps, & qu'il eſtoit comme noſtre ame, qu'ils avoüent eſtre inviſible & immortelle, ce qu'ils ne diſent pas des diables, pretendans que leurs Medecins ou Piaies les tuent avec de gros baſtons. Les Nouragues

d'une Caze firent une figure d'homme dans le chemin par où ils penſoient que le diable venoit dans leur Caze la nuit & les rendoit malades, afin que durant qu'il s'arreſteroit à ce fantôme comme ſi c'étoit un Nouragues, les Piayes qui veilleroient l'apperçeuſſent & le tuaſſent. Nous partîmes de cette Iſle pour aller coucher à Co, d'où le lendemain nous vîmes pluſieurs Canots de Galibis en Mer, qui alloient vers

la riviere des Amazones, & que le maiſtre de nôtre Canot & le Sapaye allerent viſiter, ſe traînant ſur les vaſes à Mer baſſe, & virent dans un de ces Canots les deux jeunes garçons qu'ils alloient querir à Maroni. Ils ne ſongerent plus qu'à nous conduire à Cayenne, & ne pouvant tenir la Mer qui eſtoit trop rude, nous les priâmes de nous mettre à Mahuti, qui eſt la premiere terre de l'Iſle de Cayenne, ce qu'ils firent avec

beaucoup de travail. Sitoſt que j'eus mis le pied ſur le ſable, je me mis à genoux pour remercier Dieu de ſa protection depuis noſtre départ du païs des Acoquas durant cent ſoixante-dix lieuës : Car tout noſtre voyage a eſté de trois cens quarante lieuës. Nous allâmes loger chez Monſieur Fontaine, qui a ſon bien dans ce quartier là ; il nous receut avec grande joye. Le Pere Bechet vint le lendemain vingt-ſept nous prendre avec

deux montures ; nous en empruntâmes une de Monſieur Fontaine, & nous arrivâmes au Fort de Cayenne, où Monſieur le Gouverneur nous témoigna toute l'amitié poſſible : Tout le peuple auſſi accouroit pour nous voir, montrant qu'ils avoient beaucoup d'affection pour nous. Dans trois mois j'eſpere avec la grace de Dieu viſiter les marais des Aracarets, Palicours, Mayez, Marones, Couſſades, qui ſont peuples plus ramaſ-

ſez que ceux dont j'ay parlé dans ce recit. Voila un grand champ ouvert aux ouvriers Evangeliques, ou je ſuis preſt de conduire ceux qui voudront y travailler, & de leur découvrir encore pluſieurs autres Nations; bien reſolu, avec la grace de Dieu, d'expoſer ma vie pour un ſi beau ſujet, qui eſt la propagation de l'Evangile, & la converſion de tant de peuples.

FIN.

NOTTES

DU VOYAGE qu'ont fait les Peres Iean Grillet & Bechamel, de la Compagnie de IESUS dans la Goyane, l'an 1674.

Premiere Notte, page 5. ligne 17.

Un Fort qu'ils prirent sur les Anglois il y a qua-

torze ou quinze ans, duquel dépend encor aujourd'huy la colonie assez nombreuse d'Anglois qui s'y estoient establis huit ou dix ans auparavant, sous le Commandement de Milord VVillougby. Ce Fort avoit esté basty par les François en 1644. & abandonné par eux en 1646. pour les raisons rapportées en diverses Relations qui en font mention.

Seconde Notte, p. 14. l. 13.

Qui s'embouche dans la Mer a la partie Orientale

de

de Cayenne.

Troiſiéme Notte, p. 14. l. 15.

Dont on fait une boiſſon de conſiſtence & de couleur de lait, en la délayant avec de l'eau, & ſe garde un mois, & meſme ſix ſemaines dans des eſpeces de Paniers doublez de feüilles de Bananiers, qui ont quatre ou cinq pieds de long & deux pieds de large & davantage.

Quatriéme Notte, p. 16 l. 1.

Frere de Monſieur le Marquis de la Barre, cy-

devant Gouverneur & Lieutenant General pour le Roy dans les Isles de l'Amerique, tant par mer que par terre, & aujourd'huy Capitaine d'un des Vaisseaux de Sa Majesté.

Cinquiéme Notte, p. 19 l. 17.

Dont l'embouchure est à quatorze lieuës de Cayenne vers l'Orient.

Sixiéme Notte, p. 22. l. 2.

Vne des Nations refugiées dans les Terres des Galibis.

Septiéme Notte, p. 22. l. 3.

C'eſt leur Maiſon, où les Indiens pendent leurs Hamacs ou lits de Cotton à l'heure que le Soleil ſe couche, & en laquelle ils ſe retirent pour paſſer la nuit. Ils ſe levent ordinairement avec le Soleil & alors leurs femmes oſtent leurs lits ou Hamacs de cette Caze & les vont pendre dans le Carbet, qui eſt une eſpece de Halle, dont les piliers qui ne ſervent pas ſeulement à en ſoûtenir la couverture, eſt de feüilles de Palmiers; mais

auſſi pour y pendre les lits de tous les hommes & des garçons de la famille, & meſme ceux des Eſtrangers quand il y en a. Ce Carbet eſt dix ou douze pas au deſſus du vent de la Caze, où les femmes laiſſent toûjours leurs lits ; car en un bout de cette Caze ſe fait ordinairement la Caſſave, le Oüicou, ou boiſſon, la cuiſine, & le reſte du ſervice qui regarde la ſubſiſtance de la famille. Il eſt de ces Cazes qui ont un eſtage par haut où l'on pend les lits pour paſſer la

nuit, & le dessous sert de Cabert, où les hommes passent la journée (quand ils y demeurent) à travailler à leurs arcs, à leurs fléches, & autres choses qui les concernent : leurs occupations estant differentes de celle des femmes comme presque par tout ailleurs, entre lesquelles il y en a une qu'ils ont usurpée sur le sexe, qui meriteroit un Chapitre à part, & dont on ne dira icy que ces deux mots en passant. Ils se mettent au lit dés que leurs femmes sont accouchées, & reçoivent les

complimens de leur heureux acouchement, comme s'ils en avoient ſouffert la peine, & y répondent dans le même ſens que les femmes font ailleurs en pareille occaſion. Cette couſtume n'eſt pas particuliere ſeulement parmy les Galibis, mais meſme en beaucoup d'autres Nations du Breſil, & d'autres parties de l'Amerique.

Il faut encor remarquer à l'égard de leurs Carbets, que c'eſt le lieu où ils tiennent leurs conſeils, & où ils déliberent ſur leurs principales affaires. Ce qui ne ſe

fait ordinairement qu'avec une grande ſolemnité, où s'aſſemblent de beaucoup d'endroits ceux qui y ſont conviez, & qui ont intereſt de s'y trouver.

Huitiéme Notte, p. 22. l. 14.

Nation voiſine de l'embouchеure de la Riviere des Amazones.

Neuviéme Notte, p. 27. l. 7.

C'eſt le pain du païs, fait d'une eſpece de racine, qu'on rape & qu'on preſſe enſuite pour en faire ſortir l'eau, qui eſt un poiſon froid

qui fait mourir les hommes & les animaux s'ils en avalent ſeulement un demy verre ; ce qui n'empeſche pas qu'on n'en mette dans les ſauces & au potage, qu'elle rend de meilleur gouſt, pourveu qu'elle ait boüilly ſeulement un boüillon ou deux, aprés quoy elle n'eſt plus mal-faiſante.

Dixiéme Notte, p. 39. l 1.

Piaye, *eſt le nom que les Galibis donnent à leurs Medecins, qui outre la Medecine ſe meſlent auſſi de devination. Ils ne pro-*

feſſent

feſſent l'un & l'autre qu'a-prés avoir fait diverſes épreuves, entre leſquelles il y en a une ſi dangereuſe, qu'il y en a ſouvent qui en crevent. Ils pilent des feüilles vertes de Tobac, & en expriment le ſuc, dont ils boivent la valeur d'un grand verre, & il n'y a que les temperamens extrémement robuſtes qui en échapent : outre pluſieurs ſimples, gommes, & bois dont ils ſe ſervent pour la gueriſon des malades & des bleſſez, ils ſuccent auſſi les malades en quelque endroit

du corps qu'ils reſſentent la douleur ; & cette maniere de traiter eſt preſque toûjours avec ſuccez.

Onziéme Notte, p. 50. l. 4.

La raiſon pour laquelle ils employent tant de temps à faire leurs Canots, eſt qu'aprés avoir fait à coups de hache une fente d'un demy pied de large, & d'autant de profondeur dans toute la longueur du tronc de l'arbre qu'ils ont choiſi & abattu, ils creuſent le reſte à petit feu, & ce travail qui eſt tres-lent, dure

à proportion de la groſſeur de l'arbre & de la longueur qu'ils donnent à leur Canot. Cette maniere de travail qui eſt fort long, ſert extrémement à la durée de leurs Canots, qui ſont preſque incorruptibles : aprés cela le ver ne s'y attachant point ; à quoy ſert auſſi la dureté du bois, n'y en ayant preſque point entre les Tropiques qui n'ait cette qualité.

Onziéme Notte, p. 57. l. 5.

C'eſt la marchandiſe qui a cours parmy ces Peuples

comme Haches, Serpes, Coûteaux, Miroirs, Hameçons, &c.

Douziéme Notte, p. 62. l. 17.

Coustume de cette Nation.

Treiziéme Notte, p. 64. l. 5.

En 1625. les Anglois tenterent un eſtabliſſement à Cayenne, dont ceux cy eſtoient apparemment, qui ne leur reüſſit pas, les Indiens les ayant défaits pour s'eſtre mal gouvernez à leur égard. Leur principale habitation eſtoit à Cayenne,

ſur la riviere de Remire. La même choſe arriva quelques années aprés aux Hollandois.

Quatorziéme Notte, p. 71. l. 5.

La poupe des grands Canots eſtant ordinairement poſtiche ou dapplique, ils la calfatent, ou calfeutrent avec de la terre graſſe, qui ſe délayant à l'eau de temps en temps, ils ſont obligez d'y en mettre de nouvelle, & c'eſt ce qu'ils apellent raccommoder le Canot.

Quinziéme Notte, p 72. l. 2.

C'eſt une Riviere dont l'emboucheure eſt entre celle des Amazones & celle de Cayenne, environ à vingt lieuës de celle d'Aproüague; & c'eſt d'où Monſieur de Lery Gouverneur de Cayenne chaſſa auec dix hommes ſix ou ſept cens Hollandois pendant les dernieres guerres qu'on a euës avec eux. Ils y avoient un Fort avec du Canon: Ils furent auſſi chaſſez deux fois en ce même temps de la Riviere d'Aperoüague, où ils avoient

auſſi un Fort avec du Canon.

Seiziéme Notte, p. 81. l. 13.

Tamouci, ou Tamouchi veut dire vieux, & Cabo ſignifie le Ciel en langue Galibienne.

Dix-ſeptiéme Notte, p. 86. l. 17.

Lors que les Anglois partis des Barbades avec quatre ou cinq Fregates, vinrent faire deſcente à Cayenne en 1666. Le Pere Grillet y eſtoit Superieur des Jeſuites, & fut quelque temps parmy les An-

glois, qui le laiſſerent à Cayenne avec le reſte de la Colonie lors qu'ils en partirent.

Dix-huitiéme Notte, p. 90. l. 12.

Il eſt vray que pendant leurs repas ordinaires ils boivent peu, ou pour mieux dire ils ne boivent jamais, & aprés le repas ils boivent un coup pour l'ordinaire; mais dans les aſſemblées qu'ils font, tantoſt pour des entrepriſes de guerre, quelquefois pour commencer un Canot, d'autres fois pour le mettre à l'eau, pour

faire un Capitaine, l'admettre dans leur Conſeil, aprés l'avoir expoſé à diverſes & rudes épreuves. Ils font des réjoüiſſances qui durent ſouvent trois ou quatre jours ; ce que les François appellent faire un vin, qui continuë juſques à ce que leur boiſſon ſoit finie. Ils en font pour cela de trois ou quatre ſortes differentes, dont il y en a qui deviennent tres-fortes par la fermentation ; telle eſt celle qu'ils appellent Palinot, qu'ils font avec de la Caſſave plus cuite qu'à l'or-

dinaire, & qu'ils mettent toute chaude en pile & l'une ſur l'autre, juſques à ce qu'elle commence à ſe moiſir ; aprés quoy ils la mêlent avec des patates coupées en petites parties auſſi bien que la Caſſave dans de grands vaiſſeaux de terre cuite, que nos François appellent Canaris, & les Provençaux & Eſpagnols Iarres : ſurquoy ayant mis une quantité d'eau proportionnée, ils laiſſent le tout fermenter & boüillir juſques à ce que cette boiſſon ait acquis la force qu'ils

desirent ; ce qui arrive aprés cinq ou six jours de fermentation. Ils la passent avant que de s'en servir, & alors elle est de couleur & de consistence de la biere, de beaucoup meilleur goust, mais beaucoup plus fumeuse & enyvrante. Ils ont encor de plusieurs sortes de boissons dont la diversité vient des differens fruits dont ils la composent. Mais celle dont ils se servent ordinairement est blanche comme du lait, & de mesme consistence. Elle rafraîchit & nourrit beaucoup, &

est composée de Cassave cuite à l'ordinaire, & de Patates cuites ensemble, jusques à consistence de pâte qu'ils mettent dans des paniers doublez de feuilles de Bananiers, & qui se conserve bonne pendant un mois, aprés quoy elle s'aigrit ; mais plus tard si on la tient en lieu frais. Quand on s'en veut servir on en délaye avec de l'eau une certaine quantité proportionnée au besoin present qu'on en a, & on la passe si on a le loisir ; car souvent on la délaye & on

la boit ſans la paſſer, & lors qu'on y meſle du ſucre, ou des canes de ſucre pillées, elle approche fort du gouſt, de la couleur & de la conſiſtence de l'Orgeate, dont l'uſage eſt venu icy d'Italie depuis quelques années. Ce dernier breuvage s'appelle Ouacou dans la Terre ferme, & dans les Iſles Ouicou. On croit que la raiſon pour laquelle les Européens ne ſçauroient jamais parvenir à le faire ſi bon que les Indiennes, eſt qu'elles mâchent les Patates & la Caſſave avant

que de bouïllir enſemble, & qu'elles entendent mieux juſques à quel point de coction cela doit eſtre pour avoir ſa veritable perfection. Cela eſt encor plus dégouſtant à voir faire qu'à lire; le vin foulé par les pieds ſales des Vignerons ne l'eſt pas moins; mais l'ébulition de l'un & de l'autre corrige toutes ces malpropretez.

Dix-neuviéme Note, p. 95. l. 11.

C'eſt la maniere ordinaire dont ils expriment les choſes qu'ils ne peuvent

nombrer, en disant Enoüara, *c'est à dire autant que cela.*

Vingtiéme Notte, p. 98. l. 13.

Ou Parima; *& cette Nation est située vers la source de la Riviere de Marony, dont l'emboucheure est à quelque cinquante licuës de Cayenne vers le Couchant, & à trente de la Riviere de Surinance, où les Hollandois ont un Fort que les François bâtirent en 1644. & qu'ils furent obligez d'abandonner en 1646. faute de rece-*

voir du ſecours de France. Ce Fort eſt à trois lieuës de l'emboucheure de Suriname ſur la droite en y entrant. Milord Villougbi s'y retira en 1648. ou 49. avec une Colonie de mille ou douze cens Anglois, qui comme luy tenoient contre Cromvvel le party du Roy d'Angleterre dans les Barbades, c'eſt à dire les Iſles Angloiſes des Antilles ; les Anglois appellant toutes ces Iſles-là Barbades, comme nous appellons Iſles de ſaint Chriſtophle tout ce qu'il y a d'Iſles Antilles occupées

par

par les François.

Vingt uniéme Notte, p. 101. l. 7.

Ferrement, *c'eſt toutes ſortes d'outils propres aux Indiens, dont il y en a de trente, de vingt cinq, de vingt, & de quinze ſols: comme des Haches ou Coignées, des Serpes à manche de bois, d'autres à manche de fer en doüille d'une piece, que les Normands appellent Hanſards, & ſe peuvent amancher; des Aſſettes, ou Aiſſettes, outil de Tonnelier, que les Normands appellent Tilles. Cet*

Outil ſert aux Indiens pour faire leurs Canots & pour creuſer le dedans de l'arbre qu'ils y ont deſtiné. Ils ſe ſervent auſſi de Planes, autre outil de Tonnelier, tant pour le dehors de leurs Canots, que pour d'autres ouvrages.

Vingt'deuxiéme Notte, p. 101. l. 11

Hamac *eſt un lit de coton à la maniere des Indiens ; bien qu'ils ſe ſuſpendent tous par les deux bouts lors qu'on veut ſe coucher dedans, quelquefois à deux arbres de dix ou douze pieds*

de distance, quelquefois à deux des piliers qui soûtiennent leurs maisons ou Carbets. Ils ne laissent pas d'estre fort differens en matiere & en ouvrage. Tous les Hamacs (par exemple) qui se font depuis la Riviere des Amazones jusques à Oreñoc, sont de cotton, pleins, & presque tous sans frange aux deux bords. La pluspart peints de Rocou, ou couleur rouge, avec des compartimens en guillochis faits avec assez de proportion & de justesse. Ils sont les plus estimez (sur tout dans les

Iſles) pour l'uſage, parce qu'ils durent plus, & reſiſtent davantage que ceux du Breſil, qui ſont generalement tous à jour, & de fil de coton retors, & bien plus fin que ceux de la Guiane, qui ſont de fil de coton retors auſſi, mais plus gros. Ceux du Breſil ont tous une grande frange à chaque bord, & la pluſpart fort façonnées; & les Breſiliennes ſont ſi induſtrieuſes, que de cent lits de coton qu'on apporte d'un meſme endroit, il ne s'en trouvera pas deux dont les façons

ſoient ſemblables. Les Galibis les peignent preſque tous de rouge aprés qu'ils ſont faits, & pendant qu'ils ſont encor ſur le meſtier. Les Breſiliennes n'en font preſque que de blancs, & s'ils y meſlent des couleurs ou rouges, ou bleuës, ou vertes, & ſouvent toutes les trois couleurs avec le blanc; c'eſt qu'elles employent le fil déja teint, & ainſi les hommes n'y touchent point; au lieu que les Lits ne ſont peints dans la Guiane que par les hommes, auſquels les femmes les laiſ-

ſent pour cela, aprés qu'elles en ont achevé le tiſſu. Et le tiſſu ſe fait ainſi tant au Breſil qu'en la Guiane. Tout leur métier conſiſte en deux rouleaux de bois de huit à neuf pieds de long, & de trois à quatre pouces de diametre. Les deux bouts d'un de ces Rouleaux portent ſur deux traverſes à huit ou neuf pieds de terre plus ou moins, ſelon la longueur que l'ouvriere veut donner à ſon lit, ou qui luy a eſté ordonnée. L'autre Rouleau eſt juſtement au deſſous, & c'eſt ſur ces

deux Rouleaux que la chaîne du lit eſt poſée. Aprés quoy elles ont une eſpece de Navette qu'elles font paſſer entre les fils pour ourdir la trame en maniere de toile ou de drap. Et comme elles paſſent leur Navette fil aprés fil, l'un deſſus & l'autre deſſous, ce travail eſt d'une extréme longueur, & n'a pas beſoin d'une moindre patience que la leur.

Ceux du Breſil ayant beaucoup plus de façon; il y faut plus de temps & plus d'induſtrie, & les uns

& les autres ſont d'un tres-grand debit dans les Iſles, où tous les Européens preſque s'en ſervent ; l'uſage en eſt même tres bon en Europe, ſur tout où les lits ſont ordinairement mal propres & tres mauvais, particuliérement en Eſpagne & en Italie, où, comme ils ſont tres-legers, on les peut porter à peu de frais, les plus grands de ces lits ne peſant pas plus de cinq ou ſix livres, & ceux du Breſil la moitié moins, parce qu'ils ſont à jour & plus fins. Avec

deux

deux tirre-fonds ou deux cloux on les peut pendre par tout, & les Indiens diſpoſent les piliers qui ſoûtiennent le comble de leurs maiſons dans des diſtances propres à cet uſage: Ils ne vont point en Campagne ſans cela, quoy qu'il y en ait toûjours de reſte dans leur habitation pour les ſurvenans & les Eſtrangers.

Ils ſe ſervent auſſi de ces lits preſque dans toute l'Amerique meridionalle, à porter les bleſſez, ou les perſonnes qui ne peuvent marcher. Les lits qui ſont

deſtinez à cet uſage ont à chaque bout un gros anneau, qu'ils paſſent dans une perche aſſez longue pour le lit, & aſſez forte pour porter un homme; & deux Indiens, l'un devant, & l'autre derriere, mettent ſur leurs épaules chacun un bout de la Perche paſſée dans les deux anneaux du lit dans lequel eſt celuy qu'ils portent.

Les Aroüagues, les Araotes, & la pluſpart des autres Nations qui ſont vers la riviere d'Orenoque font leurs lits de fil

de Pite en maniere de Rezeaux, & qui ſe ſuſpendent comme ceux de Coton. La Pite eſt un eſpece de chanvre ou de lin, mais beaucoup plus long & plus blanc, dont ils font leurs cordes, tant pour les maneures de leurs Canots, & pour leurs Voiles, que pour d'autres beſoins; la Pite reſiſtant beaucoup plus, parce qu'elle eſt plus forte que le chanvre, qui eſt bien plus pourriſſant à l'eau. Ils en font du fil tres-fin pour accommoder leurs fléches, & pour d'autres menus uſages.

Ils eſtoient lors vagabonds dans l Iſle & ſans maiſons; mais aujourd huy ils y ont des habitations, & y font force Tabac, malgré les Eſpagnols. Ils ſont commandez par le Gouverneur de la Tortuë, qui eſt une petite Iſle qui eſt proche & au couchant de celle de S. Domingue; & l on tient que le nombre de ces Boucaniers paſſe celuy des autres François qui ſont dans toutes nos Isles de l'Amerique, appellées Antilles. Ces Boucaniers ont fait des actions de valeur ſi ſurpre-

nantes contre les Eſpagnols, tant à Porto-Velo, à Panama dans la nouvelle Eſpagne & ailleurs, qu'à peine pourroit on croire ce que nous en ont appris les Relations de ce païs-là, ſans le ſoin qu'a pris depuis peu un Eſpagnol d'immortaliſer leur memoire. Il nous a donné en ſa Langue l'hiſtoire de diverſes expeditions de ces Avanturiers en un Volume in quarto, *Imprimé à Cologne en 1681. avec Figures.*

Vingt-cinquiéme Notte, p. 135. l. 3.

Commis ou Associé de Monsieur Touret, qui y a une fort belle Sucrerie.

RELATION DE LA GUIANE, ET DU COMMERCE qu'on y peut faire.

LA Guyane eſt un grand Païs dans la Terre ferme de l'Amerique Septentrionale, qui s'étend

en latitude depuis la ligne Equinoctiale, juſques au dixiéme degré du coſté du Pole Arctique, & en longitude, depuis la riviere des Amazones juſques à celle d'Orenoque ; ce qui comprend prés de quatre cens lieuës de Coſtes, avec une profondeur immenſe dans les terres qui ſont limitrophes du Breſil du coſté du Midy, & de la nouvelle Andalouſie vers le Couchant.

Nos Navigateurs François ont accouſtumé de

donner le nom de Cap de Nort à la Guiane, à cauſe qu'il eſt le plus remarquable de cette Côte, & que ceux qui y ont affaire y vont prendre ordinairement la connoiſſance de la terre.

Ce Cap eſt entre le deux & le troiſiéme degré de latitude Septentrionale, & entre le trois cens quarante-cinquiéme & le trois cens quarante-ſixiéme degré de longitude. Cet endroit du Continent eſt arrouſé de quantité de Rivieres,

pas rendus incapables de reconciliation, comme l'experience l'a fait connoiſtre, & comme nous l'avons éprouvé en differentes rencontres.

Ils ſont doüez d'un aſſez bon ſens, qu'ils ont tout loiſir de cultiver & de polir par une longue ſuite d'experiences que leur procure une tres-longue vie : Car c'eſt mourir jeunes parmy eux, que de ne vivre que cent ans.

Ils ne jugent pas mal, & ont des opinions aſſez

raiſonnables des choſes qui ſont de l'eſtenduë de leur reſſort, & de la portée des ſeules lumieres naturelles, dont ils ſont pourveus.

Ils obſervent exactement leurs paroles, & pratiquent inviolablement la maxime de ne faire à autruy, que ce qu'*ils* voudroient qu'on leur fiſt à eux-meſmes.

Ils ſont plus pacifiques qu'enclins à la guerre, qu'ils entreprennent neantmoins quand ils en ont quelque ſujet legiti-

Vingt-troiſiéme Notte, p. 124 l. 11.

C'eſt un Hameçon en langage Normand.

Vingtquatriéme Notte, p. 127 l. 10

C'eſt à dire ſoré ſans ſel, ou deſſeché ſur une eſpece de gril fait de baſtons élevez de trois pieds ou environ, au deſſus du feu; on boucane auſſi la viande comme le poiſſon, & le mot de boucaniers vient de la, & de ce qu'ils ne vivent que de viande ou de poiſſon apreſté

de la ſorte. C'eſt le nom qu'on a donné aux François qui ſont dans l'Iſle de ſaint Dominique, parce qu'avant qu'ils y euſſent des habitations comme ils en ont aujourd'huy vers la partie de l'Iſle qui regarde le Couchant, ils ne vivoient que de chairs ainſi cuites, des bœufs & des vaches qu'ils tuoient pour en avoir la peau, & qu'ils vendoient enſuite aux Capitaines des Navires, pour des Fuſils, de la Poudre, des Chemiſes, & des Calleçons, ce qui faiſoit tout leur équipage.

Ils estoient lors vagabonds dans l Isle & sans maisons; mais aujourd huy ils y ont des habitations, & y font force Tabac, malgré les Espagnols. Ils sont commandez par le Gouverneur de la Tortuë, qui est une petite Isle qui est proche & au couchant de celle de S. Domingue; & l on tient que le nombre de ces Boucaniers passe celuy des autres François qui sont dans toutes nos Isles de l'Amerique, appellées Antilles. Ces Boucaniers ont fait des actions de valeur si surpre-

nantes contre les Eſpagnols, tant à Porto-Velo, à Panama dans la nouvelle Eſpagne & ailleurs, qu'à peine pourroit on croire ce que nous en ont appris les Relations de ce païs-là, ſans le ſoin qu'a pris depuis peu un Eſpagnol d'immortaliſer leur memoire. Il nous a donné en ſa Langue l'hiſtoire de diverſes expeditions de ces Avanturiers en un Volume in quarto, *Imprimé à Cologne en 1681. avec Figures.*

Vingt-cinquiéme Notte, p. 135. l. 3.

Commis ou Associé de Monsieur Touret, qui y a une fort belle Sucrerie.

RELATION
DE LA
GUIANE,
ET DU
COMMERCE
qu'on y peut faire.

LA Guyane eſt un grand Païs dans la Terre ferme de l'Amerique Septentrionale, qui s'étend

en latitude depuis la ligne Equinoctiale, juſques au dixiéme degré du coſté du Pole Arctique, & en longitude, depuis la riviere des Amazones juſques à celle d'Orenoque ; ce qui comprend prés de quatre cens lieuës de Coſtes, avec une profondeur immenſe dans les terres qui ſont limitrophes du Breſil du coſté du Midy, & de la nouvelle Andalouſie vers le Couchant.

Nos Navigateurs François ont accouſtumé de

donner le nom de Cap de Nort à la Guiane, à cauſe qu'il eſt le plus remarquable de cette Côte, & que ceux qui y ont affaire y vont prendre ordinairement la connoiſſance de la terre.

Ce Cap eſt entre le deux & le troiſiéme degré de latitude Septentrionale, & entre le trois cens quarante-cinquiéme & le trois cens quarante-ſixiéme degré de longitude. Cet endroit du Continent eſt arrouſé de quantité de Rivieres,

dont il y en a qui peuvent porter de grands Vaiſſeaux bien avant dans leurs embouchures, & le long deſquelles on peut faire un nombre infini d'établiſſements, d'où l'on tirera des avantages conſiderables, tant par le moyen du trafic avec les naturels du Païs, & par des peſches qu'on peut faire dans ces Rivieres & le long de la coſte que par le travail & l'induſtrie de ceux qui s'y établiront.

Les divers établiſſe-

ments que les François y ont faits en differens tems font assez connoître la possibilité qu'il y à de vivre en bonne intelligence avec ces peuples pourveu qu'on les traitte avec plus de douceur, & qu'on en use avec plus de bonne foy que * n'ont fait jusques à cette heure tous ceux entre les mains de qui est la conduite de ces sortes d'entrepriſes est tombée. Les mauvais traitements qu'ils en ont receus diverſes repriſes ne les ont

* M. De la Barre n'y avoit point fait encor d'établiſſement.

pas rendus incapables de reconciliation, comme l'experience l'a fait connoiſtre, & comme nous l'avons éprouvé en differentes rencontres.

Ils ſont doüez d'un aſſez bon ſens, qu'ils ont tout loiſir de cultiver & de polir par une longue ſuite d'experiences que leur procure une tres-longue vie : Car c'eſt mourir jeunes parmy eux, que de ne vivre que cent ans.

Ils ne jugent pas mal, & ont des opinions aſſez

raiſonnables des choſes qui ſont de l'eſtenduë de leur reſſort, & de la portée des ſeules lumieres naturelles, dont ils ſont pourveus.

Ils obſervent exactement leurs paroles, & pratiquent inviolablement la maxime de ne faire à autruy, que ce qu'ils voudroient qu'on leur fiſt à eux meſmes.

Ils ſont plus pacifiques qu'enclins à la guerre, qu'ils entreprennent neantmoins quand ils en ont quelque ſujet legiti-

me, ou que la vengeance ou l'honneur les y engage.

Ils ſont aſſez laborieux, bien qu'ils ayent de la patience & de l'adreſſe pour la peſche & pour la chaſſe, ils ont neantmoins aſſez de prévoyance pour ne vouloir point laiſſer dépendre leur ſubſiſtance du hazard ; & pour cela ils cultivent volontiers des terres à proportion de leur beſoin, & de la grandeur de leurs familles.

Avant que l'Europe

leur

leur eûſt fourny pour cet effet des outils de fer & d'acier, ils en faiſoient de pierre dure : mais outre que la peine de les faire leur eſtoit inſupportable, celle qu'ils avoient encore à s'en ſervir eſtoit ſi grande, qu'ils en abandonnerent l'uſage auſſi toſt qu'ils eurent éprouvé qu'ils faiſoient plus de travail en un jour avec nos Haches, nos Serpes, & nos Coûteaux qu'ils n'en faiſoient en ſix mois avec leurs outils de pierre qui ne ſervent plus

de rien aujourd'huy qu'à faire admirer leur patience dans les Cabinets des curieux.

Ils parlent une Langue qui eſt non ſeulement entenduë de toutes les Nations que les Eſpagnols d'un coſté & les Portugais de l'autre ont obligées de ſe retirer dans la Guiane ; mais elle eſt intelligible meſme aux Carraïbes, qui ſont les naturels des Antilles, & qui s'en ſervent. Ce que j'ay reconnu avec les Indiens

des Iſles de S. Vincent, de la Dominique & des autres où j'ay eu occaſion de les entretenir. Enfin cette Langue s'étend & ſe parle en plus de 400 lieuës de Coſtes, & en beaucoup d'endroits à plus de ſix vingt lieuës avant dans les terres.

Ils nourriſſent de toutes ſortes de Volailles domeſtiques, qu'ils nous apportent pour les babioles qu'on leur donne, auſſi bien que le gibier, qui y eſt en tres-

grande abondance. Il n'y a pas moins de poiſſon non plus, tant de mer que d'eau douce.

Ils nous baſtiſſent des maiſons à leur maniere, qui ſont aſſez commodes pour le païs. Ils défrichent nos terres, ils portent nos Lettres, ils ſervent à embarquer & à débarquer les marchandiſes des Vaiſſeaux ; & enfin il n'eſt preſque point de ſervice qu'on n'en puiſſe tirer par la douceur & par les choſes de peu de valeur

qu'on leur donne, & qui leur ſont propres ; ils entreprennent meſme de charger des Navires entiers d'une eſpece de poiſſon qu'ils peſchent à l'Harpon dans les Rivieres, & que les François appellent Lamentin ; & cela à des conditions ſi modiques, que ceux qui font le negoce par leur moyen, y trouvent toûjours un tres-grand profit, parce que le debit en eſt toûjours prompt & aſſeuré dans les Iſles, où il s'en fait une grande

conſommation. En ſorte qu'on peut dire que cette eſpece de poiſſon & la Tortuë de mer ſont la moruë de la Terre-ferme & des Antilles.

Et ce n'eſt pas une moindre manne pour les Colonies d'entre les Tropiques, que la Moruë l'eſt en Europe & ailleurs. Cette peſche ſe fait pendant toute l'année dans la pluſpart des Rivieres de cette Coſte, à la difference de la peſche de la Tortuë, qui ne ſe fait que pendant trois

ou quatre mois de l'année, pendant leſquels les femelles viennent faire leur ponte dans le ſable au delà des bornes, qui ſont marquées par les plus hautes Marées, & cela en ſi grande abondance (ſur tout aux plages les moins frequentées) qu'il eſt difficile de ſe le pouvoir imaginer: Car dix hommes en retournent plus en une nuit, que cent n'en peuvent habiller en une ſemaine.

Pendant la nuit, qui

eſt le temps ſeul qu'elles prennent pour venir ſe décharger de leurs œufs on attend qu'elles ayent paſſé la ligne que les plus hautes Marées décrivent, aprés quoy on les retourne ſur le dos parce qu'eſtant une fois en cet eſtat, elles ne peuvent plus ſe remettre ſur leurs pieds pour retourner à la Mer.

Entre les Plantes que les Indiens cultivent dans leurs Jardins, le Cotton eſt une de celles qui les occuppe le plus, princi-

palement

palement les femmes qui en font leur negoce particulier, & qui par ce moyen en tirent de quoy ſe parer, le ſachant filer auſſi fin qu'on le ſouhaitte. Et ſi les deſordres arrivez dans les Colonies de la Terre ferme n'avoient empeſché d'en faire un negoce reglé, comme il auroit eſté facile de faire; ſans cela on auroit pû en fournir toute l'Europe en toute les manieres dont il peut eſtre employé, ſans que

les François s'en donnaſſent d'autre peine que celle de le recevoir acauſe de l'inclination naturelle & generale que les Indiens ont pour le travail & pour la braverie, eſtimant un grain de criſtail pour mettre à leur cou ou à leurs oreilles, autant que nous ferions icy un diament de pareille groſſeur.

Auſſi comme chacun ſçait que le Cotton eſt une des Marchandiſes qui ſe conſomme le

plus en Europe & dont le prix varie le moins, les habitans des Iſles n'en auroient point abandoné la Culture s'il y avoit eu ſuffiſament de femmes pour le filer ; ſans quoy le tranſport ne s'en peut faire qu'avec beaucoup d'embarras & peu de profit.

Les Hamacs ou lits de Cotton que les Indiens nous vendent pour une ſerpe ou pour une hache ſe debitent apres dans les Iſles avec

un profit considerable chacun y ayant le sien, & n'en venant que de la Guiane, & rarement du Bresil acause du peu de commerce que les François y ont.

Le Rocou est une teinture rouge & de prix lors qu'elle est naturelle, comme les Indiens nous la vendent, & qu'elle n'a point encor esté falsifiée par les Estrangers qui l'apportent en Europe.

On tire d'eux encore diverses sortes de Gom-

mes de bois & de racines propres à la Medecine & de grand debit en France, auſſi bien que des bois propres à la teinture & la fabrique des Cabinets & des ouvrages de marquetterie ; entre leſquels eſt le bois de Lettre que les Hollandois apellent Lettre-hout, qu'on nomme en France bois de la Chine, & qui ne croiſt en aucun autre lieu du monde qu'en cet endroit du Continent. Les naturels du

païs le coupent & le portent à fortfait, juſques aux Vaiſſeaux à ſi bon marché, que le millier peſant ne revient au plus qu'à un écu, & s'eſt long temps vendu cent écus le milier & jamais moins de cent cinquante livres.

Outre les Animaux de plaiſir comme ſont les Singes de diverſes eſpeces, les Sapajoux, les Tamarins, les Sagouins, les Perroquets, les Arras, les Tocans, Jobmets, encor quantité

qui tinſſent ferme contre nos Soldats, & tous ces Barbares n'ont jamais eü la hardieſſe de ſe mettre en défenſe, & ne ſe ſont ſervy que de celle que les plus lâches, & les plus épouvantez ont toûjours embraſſé, qui eſt de fuïr ce qui leur eſt fort facile, parce qu'ils vont ſur l'eau dans de certains petits bâtimens ſi legers, qu'ils abordent à terre viſte comme un éclair, & les prenant ſur leurs épaules, ils vont ſe retirer vers quelque lac, dont la Riviere en fait quantité, où remettant leurs petits vaiſſeaux à l'eau, ils ſe jettent dedans, & ſe moquent de leurs en-

nommeray par leurs noms, & remarqueray la ſituation de leurs terres pour en avoir vû une partie, & pour avoir eü la connoiſſance des autres par des Indiens qui avoient eſté chez eux. La diverſité de leurs langues fait la difference de ces Nations, qui ſont autant étenduës & autant peuplées d'Habitans, que toutes celles que nous ayons pû voir le long de noſtre voyage. Le païs eſt ſi peuplé, que les habitations ſont prés les unes des autres; & non ſeulement cela ſe trouve dans l'étenduë d'une meſme Nation, mais par tout; de ſorte que les dernieres peuplades d'une

Nation ſont ſi proches & ſi voiſines de celles d'une autre, que l'on entend couper le bois du dernier bourg d'une Nation dans pluſieurs peuplades de l'autre. Cette proximité ſi grande ne ſert à rien pour les tenir en paix, au contraire ils ſont toûjours en guerre continuelle, & journellement ils s'entretuënt, & ſe font eſclaves les uns les autres : C'eſt le malheur ordinaire des grandes multitudes, & ſans cela il n'y auroit pas aſſez de terrain pour les contenir ; ils paroiſſent vaillants & déterminez entr'eux, neanmoins nous n'en avons point vû dans tout noſtre voyage,

d'autres choles que le païs produit, pour dire que l'eſtenduë de cette grande Terre a encore l'avantage ſur les Iſles de l'Amerique qu'on ne doit point aprehender de la laſſer comme on voit par experience qu'il arrive à l'Iſle de Saint Chriſtophe & aux autres de peu d'eſpace, ou la terre eſt devenuë preſque ſterile à force de porter ; ſans qu'il ſoit poſſible de la laiſſer repoſer acauſe de la petite eſtenduë que cha-

que habitant en peut avoir ; ce qui n'empeſche pourtant pas qu'il ne s'en enleve encor chaque année une quantité prodigieuſe de Sucre, ſans le Gingembre, l'Indigo, la Caſſe & les autres Marchandiſes qui s'y cultivent & qui s'y fabriquent.

Le païs eſt diverſifié de colines, de plaines & de preries : Et il n'y a preſque point de montagnes qu'on ne puiſſe cultiver avec beaucoup de profit. La terre y eſt

ſi fertile par tout, qu'un homme avec ſes bras y peut faire des vïvres aiſement pour vingt perſonnes, tant elle eſt aiſée à cultiver. Les fruits y ſont excellens & en abondance, tous nos legumes y croiſſent toute l'année en tres-peu de temps & ſans diſtinction de ſaiſon, & comme il ny a jamais d'Hyver, les arbres y ſont ſucceſſivement chargez de fleurs, de fruits & toûjours de feüilles.

L'air y eſt tres-bon &

le climat fort doux bien que ce païs ſoit entre les Tropiques: & la chaleur y eſt continuellement temperée par un vent frais d'Orient qui y regne toute l'année à la reſerve de la nuit que le vent qu'on apelle Briſe vient de terre & ne ſe fait ſentir qu'à une ou deux lieuës vers la Mer.

Les eaux y ſont excellentes, & ſe conſervent en leur bonté pendant les plus grands voyages, comme on l'éprouve ſouvent en Europe où on

ne les trouve jamais corrompuës au retour des Navires qui en ont fait leurs proviſions en ce païs-là. Il ne faut pas omettre qu'il y a dans cette coſte pluſieurs Iſles ſi propres à la nourriture des beſtiaux que pourvû qu'on y obſerve quelques precautions, il ne faut pas douter qu'il n'y en ait dans peu de temps un auſſi grand nombre à proportion (ſuppoſé qu'on y en porte) que dans les autres Iſles où les Navires vont tous

les jours charger de cuirs, comme à saint Domingue & ailleurs.

Cecy n'ayant esté fait que pour servir de memoire succint pour la Guiane en general & pour Cayene en particulier, on n'a pas jugé à propos de s'étendre davantage ny donner plus de detail d'un pays ou nous avons à present une Colonie de laquelle on attend quelque Relation qui nous en informera plus amplement.

FIN.